

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

A Flor e a Nausea La fleur et la nausée

Carlos Drummond de Andrade

Volume 36, Number 1 (211), February 1994

Brasilittéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drummond de Andrade, C. (1994). A Flor e a Nausea / La fleur et la nausée. *Liberté*, 36(1), 81–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE

Né en 1902 à Itabira et mort en 1987 à Rio, il a fondé en 1925, avec d'autres auteurs du Minas Gerais, *A Revista* qui, malgré sa brève durée, a été la revue la plus importante du Modernisme brésilien. Journaliste de profession, il est considéré comme le poète brésilien le plus important de tous les temps. Œuvres principales traduites en français : *Contos de aprendiz* (1951 ; *Conversation extraordinaire avec une dame de ma connaissance*, Métailié, 1985), *A rosa do povo* (1945 ; *Mon éléphant*, in *A Rosa do Povo*, I.L.M. 1987), *Reunião* (1969 ; *Réunion*, Aubier Montaigne, 1963), *Poemas eróticos* (1992, posthume). Nous offrons ici « La fleur et la nausée », tiré de *A Rosa do Povo*.

LA FLEUR ET LA NAUSÉE

Empêtré dans ma classe et dans quelques vêtements,
je marche vêtu de blanc dans la rue grise.
Mélancolies et marchandises me guettent.
Dois-je aller jusqu'à vomir ?
Puis-je sans armes me révolter ?

Des yeux sales à l'horloge de la tour :
Non, le temps n'est pas venu de l'entière justice.
Le temps demeure aux excréments, aux mauvais poèmes,
aux hallucinations et à l'attente.
Le temps pauvre, le poète pauvre
Se fondent sur la même impasse.

En vain je cherche à m'expliquer, les murs sont sourds.
Sous la peau des mots, il y a des chiffres, des codes.
Le soleil console ceux qui souffrent sans les guérir.
Les choses. Comme elles sont tristes, les choses,
considérées sans emphase.

Vomir cet ennui sur la ville.
Avoir quarante ans et pas un problème

resolvido, sequer colocado.
Nenhuma carta escrita nem recebida.
Todos os homens voltam para casa.
Estão menos livres mas levam jornais
e soletram o mundo, sabendo que o perdem

Crimes da terra, como perdoá-los ?
Tomei parte em muitos, outros escondi.
Alguns achei belos, foram publicados.
Crimes suaves, que ajudam a viver.
Ração diária de erro, distribuída em casa.
Os ferozes padeiros do mal.
Os ferozes leiteiros do mal.

Por fogo em tudo, inclusive em mim.
Ao menino de 1918 chamavam anarquista.
Porém meu ódio é o melhor de mim.
Com ele me salvo
e dou a poucos uma esperança mínima.

Uma flor nasceu na rua !
Passem de longe, bondes, ônibus, rio de aço do tráfego.
Uma flor ainda desbotada
ilude a policia, rompe o asfalto
Façam completo silêncio, paralise os negócios,
garanto que uma flor nasceu.

de réglé, ni même mis de côté.
Nulle lettre écrite ni reçue.
Tous les hommes rentrent à la maison.
Ils sont moins libres mais ils tiennent leur journal
Pour épeler le monde, en sachant qu'ils le perdent.

Les crimes de la terre, comment les pardonner ?
J'ai été complice de plusieurs, j'en ai caché d'autres.
D'aucuns m'ont paru beaux, je les ai publiés.
Des crimes suaves qui aident à vivre.
La ration quotidienne de mensonge, livrée à domicile.
Féroces boulangers du mal.
Féroces laitiers du mal.

Mettre le feu à tout, y compris à moi.
On traitait d'anarchiste le garçon de 1918.
Mais ma haine est ma meilleure part.
En elle je trouve le salut
et je donne à certains une mince espérance.

Une fleur est née dans la rue !
Éloignez-vous, tramways, bus, fleuve d'acier des voitures.
Une fleur encore frêle
déjoue la police, fissure l'asphalte.
Silence, je vous prie, arrêtez vos affaires,
je jure qu'une fleur vient de naître.

Sua cor não se percebe.
Suas pétalas não se abrem.
Seu nome não está nos livros.
É feia. Mas é realmente uma flor.

Sento-me no chão da capital do país
às cinco horas da tarde
e lentamente passo a mão nessa forma insegura.
Do lado das montanhas, nuvens maciças avolumam-se.
Pequenos pontos brancos movem-se no mar, galinhas
em pânico.
É feia. Mas é uma flor. Furou o asfalto,
o tédio, o nojo e o ódio.

On ne peut voir sa couleur.
Ses pétales ne s'ouvrent pas.
Son nom reste inconnu des livres.
Elle est laide. Mais c'est vraiment une fleur.

Je m'assois par terre dans la capitale du pays
à cinq heures de l'après-midi,
et lentement je passe la main sur cette forme incertaine.
Du côté des montagnes, de lourds nuages se gonflent.
Des petits points blancs bougent sur la mer, poules en
panique.
Elle est laide. Mais c'est une fleur. Elle a percé l'asphalte,
l'ennui, le dégoût et la haine.

Traduit du portugais par Flavio Aguiar et Pierre Nepveu